

Angelina

Anselme adorait la forêt. A vrai dire il n'aimait que ça. Fils d'immigrés, il ne s'était jamais intégré, à proprement parler. Il vivait parmi les gens, certes, mais il préférait pardessus tout filer à l'air libre et se trouver seul. Et cela déjà depuis tout petit. L'école ne l'intéressait pas. Juste les leçons qui concernaient la nature et les animaux sauvages. Et ce fut ainsi qu'il développa une vraie passion pour le monde animal et végétal au détriment des relations humaines. Ses parents, ouvriers agricoles, étaient pleins d'espoirs. Quelle déception ! Ils l'avaient imaginé ingénieur, avocat, médecin. Leur regard sur ce fils taciturne et fuyant se fit bien sombre. Ils l'oublièrent un peu, pour ne pas trop souffrir de leurs attentes déçues. Après l'école obligatoire, réussie avec des notes minimalistes, Anselme trouva rapidement une occupation comme manutentionnaire dans un petit zoo de la région et fit étalage de ses connaissances dans les domaines qui l'intéressaient. Le directeur du petit établissement, après longue discussion avec la famille, l'engagea à plein temps comme aide soigneur, compte tenu de l'avantage financier qu'il pouvait en tirer, soit un bien modeste salaire pour ce jeune qui faisait preuve de grandes capacités.

Mais les choses se gâtèrent. Anselme fut surpris à libérer en cachette les animaux du zoo, prétextant qu'un voleur rôdait dans les alentours. Il fut rapidement licencié et c'est ainsi qu'il apprit à vivre de petits boulots toute sa vie durant, lui permettant de dédier le restant de son temps à ses passions forestières. Il quitta sa famille et coupa les ponts avec le monde des humains. Il découvrit une maisonnette semi-abandonnée, sise loin de Saint-Jean-les-Monts, le petit village qui l'avait vu naître en Jura français. Il s'y installa pour le restant de ses jours, moyennant un loyer ridiculement bas, vu la situation isolée de la bâtisse et sa promesse au propriétaire d'en améliorer son aspect.

Sans revenu, sans emploi et sans pension alimentaire, il dut se débrouiller toute sa vie. Mais Anselme avait un atout considérable. Il savait tirer de sa forêt bien aimée toutes les richesses alimentaires nécessaires à sa survie. Le bois pour se chauffer, l'eau de source, « son épicerie », comme il disait, où il trouvait orties, trèfles, pissenlits, ails des ours, asperges sauvages, myrtilles, framboises, mûres, bolets, chanterelles, châtaignes, noisettes, gratte-culs et j'en passe. Mais surtout il avait un don secret. Il était devenu un grand chercheur de truffes, et cela sans chien ni cochon. Sa vue, sa patience, son odorat hors du commun, lui permettaient de récolter un nombre important de truffes grâce à sa parfaite connaissance du sous-bois. Il connaissait chaque chêne, chaque noisetier par cœur et surtout il savait où trouver ses copines les mouches. Plus précisément ces petites mouches allongées, aux yeux orangés, qui ont pour habitude de pondre leurs œufs juste au-dessus des truffes. C'était alors un jeu d'enfants pour Anselme, avec son nez à l'affût, son bâton et sa pelle, de déterrer ces fameux champignons à chair brune marbrée de blanc. Bon, ce n'étaient pas les truffes du Périgord, ni les truffes blanches d'Alba, mais ces truffes de Bourgogne valaient quand-même leur pesant d'or. Une fois remplie sa besace, il s'efforçait de descendre vers les humains, en particulier vers les restaurateurs étoilés de la région, auxquels il vendait le fruit de son travail à des prix d'ami contre une parfaite discrétion quant à l'origine du précieux tubercule. Il pouvait ainsi remonter chez lui, chargé de riz, huile, savon de Marseille, vin rouge, tout ce qu'il considérait nécessaire à sa simple existence en forêt. Et cela durait depuis trente ans.

Ce fut un mercredi d'octobre, muni de sa fidèle besace déjà à moitié pleine et de sa canne sculptée au canif, qu'il décida de faire une pause collation. Il sortit de son sac à dos un fromage sec de brebis, un quignon de pain maison fait avec de la farine de châtaignes et une topette de vin rouge qu'il aimait tant. Il s'assit sur une belle souche tout en appréciant le calme et la douceur qui régnaient dans ce lieu. Il mâchait avec lenteur, admirait les alentours et écoutait les oiseaux chanter. Il ne pensait à rien. Puis, occupé à ranger les restes de son modeste repas, son oreille, sensible malgré ses soixante ans, détecta un léger bruit dans son dos. Un craquement de feuillage provoqué par un pied humain ou par une patte de biche curieuse. Il huma les alentours et décida que ça ne sentait pas le sauvage mais le citadin. Sans se retourner il dit doucement :

- N'aie pas peur, je n'ai plus faim, montre-toi !
- Pryvit ! Bonjour !

Un jeune homme d'une quinzaine d'années sortit de derrière un buisson et se présenta timidement à Anselme, qui l'observa de la tête aux pieds. Tout en souriant il lui dit :

- Tu n'es pas de chez nous toi ! Assieds-toi. Tu dois avoir faim. Je me trompe ?

Il ressortit les restes de pain et fromage de son sac et les lui tendit.

- Pour la boisson, il y a un ruisseau juste en dessous.

Le jeune homme dévora son repas sans se faire prier et s'en alla boire de l'eau fraîche.

- Dyakuyu tobi. Merci.

Anselme, qui avait perdu l'habitude de parler avec les humains, si ce n'est les épiciers du coin ou les restaurateurs pour les truffes, fit un grand effort et le questionna.

- Mais tu sors d'où ?
- Moi appeler Petro Kovalenko et venir de petit village d'Ukraine.

Avec un français approximatif, le jeune garçon expliqua qu'il s'était réfugié en Suisse et avait été placé dans une famille d'accueil à cause de la guerre dans son pays. Son village n'avait pas été touché par le conflit, mais ses parents, partis à Kiev voir des cousins, avaient été victimes des bombardements. Après quelques mois dans cette famille si étrange, il estima que cela ne pouvait plus durer. L'école ne lui plaisait pas, les élèves le regardaient comme une bête rare et lui parlaient avec compassion. Insupportable. Ses accueillants étaient tendus, ne parlaient plus beaucoup avec lui. Alors il décida de quitter les lieux et de s'enfuir pour rejoindre la France. Ce n'était pas loin, disait-on.

- Mais comment as-tu traversé le Doubs ? Tu es déjà en France ici !
- La rivière tout en bas s'appelle Doubs ? Facile, elle être presque sèche !

Anselme, peu au courant du conflit en cours et également du niveau d'eau de la rivière, l'écouta avec attention. Le récit du jeune homme blond le toucha. Il lui rappelait son adolescence. Il en oublia presque ses truffes.

- Alors ça, je n'en reviens pas ! Que vais-je faire de toi ?
- Moi rester avec vous. Vous gentil.
- Gentil, gentil, facile à dire ! Bon, on verra ça. En attendant tu viens avec moi.

Ils se mirent en route et grimpèrent les collines environnantes. Anselme ne s'était jamais éloigné de sa zone de cueillette, mais ce jour-là il poussa bien plus loin. Il fut ainsi intrigué par un monticule jamais exploré. Derrière un fourré il aperçut une minuscule cabane encore plus délabrée que la sienne. A sa grande surprise il vit une vieille dame, assise sur un banc, qui fumait tranquillement la pipe. Et ça sentait bon les herbes aromatiques.

- Mais que faites-vous là ? Ici c'est chez moi ! Allez, oust !
- Oh, du calme ! On fait juste une petite pause et on s'en va. Mais qui êtes-vous, à votre âge, si loin de tout ? Moi c'est Anselme le truffier et lui Petro le réfugié.

- Je m'appelle Angelina, j'ai l'âge des dinosaures et je pratique la sorcellerie depuis toute petite ! Je suis le vestige d'une famille mennonite, vous savez, ceux qui durent se réfugier en dessus de mille mètres parce qu'ils pensaient un peu autrement. Mais moi j'ai filé en France. Là je suis tranquille. Personne ne vient me déranger, j'ai mes petits secrets. Venez voir le panorama gratuit que je me paie !

Le trio s'installa sur un vieux banc et admira en silence les alentours.

- La vue sur le Doubs est imprenable ! S'exclama Anselme.
- Moi trouver que rivière Doubs sentir mauvais. Dit Petro.
- Mais comment vous nourrissez vous ?
- Grâce à ma magie ! Et ce n'est pas une blague ! Anselme et Petro observèrent Angelina avec une certaine admiration mêlée d'un soupçon d'incrédulité.
- Le seul problème, c'est ma baguette magique. J'ai bientôt cent ans et son pouvoir cessera à mon anniversaire ! C'est pour bientôt et je n'ai plus que trois vœux possibles à exaucer. Et puis ici je commence à m'ennuyer. Le silence, la forêt, le Doubs qui tente de passer là en bas quand il y a assez d'eau, les plantes magiques, j'en ai assez de tout ça ! J'aimerais bien faire un grand voyage.
- Paris par exemple ? S'exclama Petro.
- Bonne idée mon garçon ! Et vous, Anselme, pas marre des truffes ?
- Moi, je ne suis jamais sorti du coin, je ne sais pas.
- Allez, une petite folie ! Réfléchissez, je vais chercher ma baguette ! Angelina fila dans sa cabane.
- La Seine, la tour Eiffel, les musées, les théâtres, les petits bistrot, la fameuse baguette, bien croquante celle-là, et un bon Camembert. Et un peu de bruit, pardi ! Ce serait génial non ? S'exclama Angelina, déjà de retour, munie de son outil de travail.
- Alors, partants ?
- Nous pensons que c'est une bonne idée dans ce monde figé ! Allons voir ailleurs si nous y sommes ! Répondirent en chœur Anselme et Petro.
- Mais nous ne pouvons pas partir ainsi ! Dans cet état ! Sans valise, sans argent, sans voiture !
- J'en fais mon affaire ! Dit Angelina tout émoustillée.
- Alors, avec le premier coup de baguette je nous transforme en une gentille famille de touristes australiens. Avec le deuxième coup j'ouvre un inépuisable compte d'argent au Crédit Agricole. Et avec le troisième et dernier coup on s'envole pour Paris !
- Alors, vous êtes prêts ? De toute façon, personne ne nous cherchera ! Cher Anselme, votre cuisinier trois étoiles imaginera d'autres spécialités. Cher Petro, ta famille n'existe plus et tes accueillants seront soulagés. Moi je suis rayée de la carte depuis une éternité.
- Arrête avec tes blagues ! Répondirent en riant les deux gaillards encore dubitatifs.
- Vous allez voir ! Accrochez vos ceintures !
- Et d'un, et de deux, et de trois ! Et vlan, et boum et paf.

La forêt jurassienne retrouva ainsi son calme centenaire.

La Ville Lumière accueille trois voyageurs de plus. Peu de chose pour les statistiques touristiques.